

LE LIVRE

A LOUIS FRÉCHETTE

M. Paul Blanchemain, fils du poète Blanchemain, mort l'année dernière, vient d'adresser à M. Fréchette la jolie pièce de vers qui suit :

Enfin j'ai reçu le précieux volume, [bergs,
Chef-d'œuvre gracieux des nouveaux Gutem-
Joyaux encor brillants des rougeurs de l'enclume
A mes yeux éblouis étincellent vos vers !

Cris d'aigle où le poète éternise ou châtie,
Regards vers l'avenir, doux aveux, pleurs tou-
Hommes aux héros vengeant notre apathie... [chants,
Je les ai reconnus vos admirables chants !

Mon âme de votre âme heureuse fiancée
N'en pouvait ignorer l'écho puissant et doux ;
J'ai touché votre cœur ! Je sais votre pensée !...
Mais ce livre n'est cher, ce livre est encor vous !

Vous que j'ai possédé sous mon toit, ô Fréchette,
Vous qui l'avez chanté le chalet de Berry
Où, quand vous arriviez, s'est rallumé la fête ;
Et, vous parti, demeure un regret attendri !

Vous qui sous des climats où notre sang s'apaise
Où le soleil pâlit sous des hivers jaloux,
Gardez fidèlement cette chaleur française
Dont la fièvre attira tout mon être vers vous.

A mon humble foyer, vous que je crois entendre
Citoyen me conter vos courageux efforts,
Porte, me charmer, époux et père tendre,
Me peindre avec amour vos amoureux trésors !

Ce livre a consolé mon âme solitaire,
Il m'a ressuscité les fugitifs instants
Où je vous faisais voir mon petit coin de terre,
Nos vallons isolés, nos châteaux croulants ;

La Creuse où vous cherchiez près du cloître en [ruine,
Des filles d'Arbrissel longtemps l'abri profond,
Le castel que sous l'ombre épaisse l'on devine,
Le nid du doux poète envolé, Longefont !

Ce livre en traversant les immensités bleues
M'est venu rappeler ce naïf voiturier
Qui ne pouvait penser que de dix-huit cent lieues
On s'emparât d'un cœur et put s'en appuyer,

Quel homme stupéfait, lorsqu'au bord de la route
Dans les bras d'un de l'autre il nous vit nous jeter,
Il crut que nous voulions sourire et que sans doute
Nous étions vieux amis... Il pouvait s'en vanter !

Il apprenait de vous qu'aussi loin que l'apôtre
S'élançait le génie et s'épanche l'amour
Et comment les grands cœurs, d'un bout du [monde à l'autre
Se cherchent, se font signe et s'embrassent un jour !

Que ne nous a-t-il vus dans l'étroit cimetière,
Où j'appelaï un père, où vous cherchiez l'ami,
Moi, recueillir vos pleurs, preuve d'amour der-
Et vous cueillir la fleur du poète endormi ?

Ah ! que de souvenirs réveille votre livre !
Il m'entretenait de vous et de lui qui voyait
Nos censeurs vous donner ce renou qui fait [vivre
Et qu'à leur tribunal pour vous il envoyait.

" Cette voix, disait-il, l'avez vous entendue
" Charme du nouveau-monde, écho pur de l'an-
" Ce poète touchant, sentinelle perdue [rien,
" De la gloire française au sol canadien."

C'est le dernier bienfait qui couronna sa vie.
Le ciel en a tranché le trop aimable cours.
De mon guide sacré la douceur m'est ravie ;
L'astre aimé de mon cœur s'est enfui de mes [jours !

Il n'est plus ! mais ainsi qu'une étoile nouvelle
Se lève et venge l'ombre où s'éteint un soleil,
Vous m'êtes apparus, votre amitié fidèle
Après l'horrible éclipse adoucit mon réveil !

Ah ! pourquoi sur nos bords n'avoir fait qu'ap- [paraître !
Mon destin fut joyeux et le voilà moqueur !
Tout donner, tout reprendre... En étiez-vous le [maître ?
Vous manquez à mes yeux, vous manquez à mon [cœur.

Pourquoi ces flots qui font trembler jusqu'à nos [villes,
Qui repoussent les pleurs des mères à genoux,
Vous obéissent-ils en esclaves dociles ? [nous.
Leurs vaisseaux vous ont pris et conduit loin de

Depuis, je les ai vus regagner nos rivages ;
Du Canada leur proue avait touché le sol,
Ils furent caressés des brises de vos plages,
Vos oiseaux sur leurs mats ont arrêté leur vol.

Que je voudrais pouvoir les suivre, me disais-je,
Dans leur marche à travers l'azur des océans !

Que je voudrais les voir ces pays de la neige
Où l'hiver change un fleuve en chemin de géants !

Voir le beau St-Laurent, voir cette noble terre,
Québec que nous fondions quelquess siècles avant,
Et, Français, dans ses murs que couvre l'Angle- [terre
Entendre de la France encor l'écho vivant !

Voir Lévis, nid de roc, où se couvant son aile
Le poète naissant ne put se contenir
Et, quittant le sentier de l'œuvre paternelle,
Salua l'horizon et dit : c'est l'avenir !

Voir surtout Montréal où vos gloires se cachent
O mon ami Fréchette, et le cœur consolé
Voir le toit où les yeux de vos frères s'attachent,
Où la patrie acclame et fête l'exilé !

Non !... Ils repartiront ces vaisseaux... sur la [rive
Je reste, et seul mon rêve entrevoit le pays,
Où l'amitié sourit, m'attire et me captive,
Où sans cesse mes yeux se fixent éblouis ;

Ce pays où le nom illustre de mon père
Me permettrait partout d'avoir droit de cité,
Montréal au fronton d'un cercle littéraire
Ne l'a-t-il pas inscrit ?—Oui, j'y serais fêté !

Et je n'y puis voler !... loin de vous je dois vivre.
De tant de nobles cœurs il ne m'est point permis
De connaître l'étreinte... Oh ! je bénis le livre
Qui me nomme un à un vos amis—mes amis !

Il vient m'initier à leur lointaine gloire,
Il chante leurs travaux et le sillon tracé
Par votre peuple à l'aube encor de son histoire
Et déjà rayonnant de son récent passé.

Il me fait entrevoir les majestés tranquilles
De ces puissants cours d'eau, de ces vastes lacs [bleus,
Où se mirent les fronts de tant de jeunes villes
Où s'enfuient les steamers et l'espoir plus prompt [qu'eux.

J'erre dans vos forêts où le pin développe
Ces piliers qu'à Babel on ne soupçonnait pas ;
Au pied des moissons d'or que jalouse l'Europe,
J'entends mugir la voix de vos Niagaras !

Je vois sur les rochers d'une sauvage rive
La dernière iroquoise apparaître en hurlant,
Et folle de fureur d'une main convulsive
Poignarder et scalper un petit enfant blanc !

C'est l'ombre du passé !... mais le livre m'entraîne
Vers la lande fleurie où les gais renouveaux
Ont repeuplé les nids et renoué la chaîne
De ces jours de bonheur, doux prix de vos tra- [vaux !

J'entre à votre foyer, ce berceau de caresses,
Où rit votre Louis, votre aîné, votre orgueil !
J'entends sa faible sœur bégayer ses tendresses,
J'écoute l'espérance au bord de votre seuil !

Je vois l'ange adoré qui chassa l'ombre noire
De votre triste front et qui l'a rajeuni,
Je vois son doux visage où sourit votre gloire,
Ses yeux où votre cœur aspire l'infini !

Au doux son de sa voix vous brisez votre plume,
Et songeant au bonheur entrevu tout-à-coup :
" Amour qui consolez de vingt ans d'amertume
" Amour, lui dites-vous, amour, vous êtes tout !"

Oh ! le livre charmant qui me chante à l'oreille
Des secrets que beaucoup ne liront qu'à demi,
Mes yeux mouillent la page où, douceur sans [pareille,
Poète, vous voulez m'y nommer votre ami !

Merci ! car l'amitié d'un homme illustre est [douce !
Et notre France hier encore vous acclamait !
Si, loin de ses sommets, la gloire me repousse
Au moins l'on redira que Fréchette m'aimait !

PAUL BLANCHEMAIN.

Paris, avril 1881.

UNE CONSIDÉRATION. — Lorsque la maison
Dupuis Frères s'ouvrit sur la rue Ste-Catherine,
quartier est de la ville, presque personne dans
le commerce de marchandises sèches du moins,
ne faisait d'annonces. Voyant cette maison
prosperer avec un système d'annonces sages et
véridiques, toutes les autres l'imitèrent bientôt
et aujourd'hui presque tous les marchands an-
noncent assez largement.

Rien de plus facile à faire. La question est
de savoir si tous sont en état de répondre aux
annonces de leurs annonces.

Dans tous les cas on ferait bien de se méfier
des habileurs.

Quant à nous, nous ne craignons pas d'inviter
les dames à venir voir nos étoffes à robes nou-
velles, nos soies noires, nos demi-parapluies (en-
tout-cas) et nos parasols doublés et garnis en
dentelle.

Le tout, nous ne craignons pas non plus de
l'affirmer, à 25 par cent de moins qu'ailleurs.

Nous venons de recevoir par le steamer le
Parisien, plusieurs caisses d'autres marchan-
dises européennes. Dupuis Frères, 605, rue
Sainte-Catherine, coin de la rue Amherst,
Montréal.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

—O—

I

UN PHÉNOMÈNE D'OPTIQUE

A des déserts, les déserts encore, comme à
l'Océan l'infini. Et pourtant, que d'illusions
flottent devant le regard du voyageur ! Il ou-
blie et la fatigue d'une longue course, et le so-
leil brûlant, cette terre de feu, la soif qui le dé-
vore ; il va, il marche toujours ; il touche au
but, et le but s'éloigne encore, il s'éloigne sans
cesse, et le voyageur poursuit sa course insensée
sans voir qu'il est le jouet d'un mirage.

Ainsi allait le duc de Valdepine, non dans
les plaines désolées ou sur les flots des mers,
mais dans la vie qu'il côtoyait en visionnaire, et
à laquelle il semblait ne pas appartenir, tant ce
qui l'entourait attirait peu son attention. Il
vivait de recherches, comme d'autres d'amour
et de poésie, d'ambition et de débauches, de dé-
vouement et de sacrifices.

Archimède, absorbé par son problème, l'était
assurément moins que ce pauvre duc qui, s'il
ne cherchait pas le principe des corps flottants,
ou le secret des miroirs incendiaires, n'en était
pas moins attaché à son idée, c'est-à-dire à son
illusion.

Le duc, fils d'un artisan, aurait été inventeur ;
peut-être se serait-il brisé à l'obstacle ; s'il l'a-
vait franchi, il serait arrivé à une haute fortune.
Il était né gentilhomme, et, n'ayant pas à se
préoccuper de grossir l'héritage de ses pères, il
le gaspilla.

Enfant, il construisait des machines de car-
ton, et essayait de remettre en vigueur les jeux
de la jeunesse antique. Adulte, il fondait l'or
et l'argent pour les travailler à sa guise, et four-
nissait à ses parents ravis quantité de bijoux, de
boîtes, de tabatières dont l'exécution, affir-
maient-ils, avait un véritable cachet artistique.
Homme, et resté orphelin, chaque jour lui four-
nissait une idée nouvelle, et ses aïeux n'auraient
guère reconnu leur demeure seigneuriale, tant la
hache, le marteau, le progrès s'était abattus sur
elle.

Des résultats obtenus, il n'en faut point par-
ler. Le duc ne comptait pas : c'était l'affaire
de son intendant.

Une de ses tantes vieille douairière, qui com-
mençait à s'inquiéter sérieusement des ten-
dances roturières de son cher neveu, le maria,
et crut l'avoir sauvé. Malgré son antipathie
bien prononcée contre les d'Orléans, elle fit sol-
liciter pour le duc, et obtint une place dans le
corps diplomatique.

Et voilà notre inventeur, suivi de la jeune
duchesse, lancé dans le tourbillon de la poli-
tique, et y apportant d'inviolables principes, des
croyances austères et cette soif d'inconnu qui le
suivait partout.

La route était semée d'écueils surtout pour un
homme de cette trempe et de ce caractère.

Il vit de près le mal qui rongait la société, et
savait les états dans leurs fondements, et voulut
se poser en réformateur. C'était un tort ; on le
lui fit sentir, et il dut reprendre la vie de châ-
teau avec sa tranquillité monotone.

Ne pouvant réformer les hommes, il résolut
de transformer la science agricole. Il entassait
à ce sujet notes sur notes, compulsait les écrits
les plus anciens, les ouvrages les plus moder-
nes ; dressait des plans ; garnissait des infolio ;
faisait construire des machines à vapeur ; se
mettait en rapport avec les académies et les aca-
démiciens ; nourrissait une nuée de subalternes
qui, en flattant ce qu'ils appelaient sa manie,
savaient se rendre indispensables.

Voilà comment, au bout de dix ans, maître
Survit, l'intendant, déclara au duc, qui d'abord
ne le comprit pas, que le château et les terres
étaient grevés, qu'il ne trouvait plus un centime
de crédit, et qu'il fallait vendre si l'on
voulait éviter l'expropriation.

— Et cela, murmura le pauvre duc, au moment
où mes fermes-modèles allaient donner les plus
beaux résultats.

Force fut de se résigner.

La position liquidée, il ne restait que l'hôtel
de la rue de Varennes, situé à Paris, évalué à
350,000 francs et sur lequel était en partie re-
connue la dot de la duchesse.

Le duc et sa femme résolurent d'aller vivre à
Paris, de diminuer le train de leur maison, et
de réparer, si c'était possible, par une sage éco-
nomie, le désastre qui était venu les surprendre.
Ils ne gardèrent qu'un vieux domestique, Fran-
çois, dont la famille n'avait jamais quitté celle
du duc, la bonne de leur fille et une cuisinière.

Le duc avait promis de se corriger. Il ne fut
pas plutôt installé dans son hôtel, qu'il s'enfer-
ma dans son cabinet, ne parut, comme par le
passé, qu'à l'heure des repas, et continua ses la-
borieuses et patientes recherches.

Sa femme qui, désormais, comprenait la posi-
tion qui lui était faite, essaya d'être prudente et
économe pour lui, elle s'inquiéta de tant d'assi-
duité et d'une préoccupation si grande. A ses
questions, il répondait invariablement :

— Ma chère Alix, ne vous tourmentez point ;
je veux que notre fille soit une des plus riches
héritières de France. Je rachèterai le château

et tout le reste, seulement, maître Survit sera
chassé. Cet homme nous a trompés, chère.

Et sur ce, il rentrait dans son cabinet ou se-
rait pour aller à ce qu'il appelait ses affaires.

La duchesse, élevée dans le respect profond
de la famille, et la crainte de déplaire à son
mari, essayait furtivement la larme qui débor-
dait de sa paupière, et se réfugiait dans la
prière comme dans un sanctuaire, où l'adversité
ne pouvait l'atteindre.

II

UNE FEMME COMME ON EN VOIT TANT

La duchesse de Valdepine était alors une
femme de trente-trois ou trente-quatre ans.
Blonde, petite et frêle, elle avait toujours l'air
de chercher autour d'elle un appui. Elle était
passée des bras de sa grand-mère aux pieds des
autels, où, toute joyeuse et fière, elle avait pro-
noncé, sans le comprendre, son premier, son
unique serment : elle avait quinze ans.

Son mari était devenu pour elle l'idéal du
beau et du bon. Elle l'aima avec la naïveté de
son âge ; s'inclina devant son intelligence, et
vécut joyeusement dans quelques sourires qu'il
lui donnait et de l'atmosphère d'élégance dont
il l'entourait. Il la traitait en enfant gâtée, et
ne l'associa jamais à ses travaux, la fleur, disait-
il, ne devant vivre que de caresses et de rayons.

Alix le laissait faire sans se préoccuper d'un
avenir que nul ne lui avait appris à redouter ou
à prévoir ; sans songer que le temps apporte
souvent à tous son contingent d'épreuves, et
que les folles prodigalités, aussi bien que les
entreprises hasardeuses, conduisent fatalement à
la ruine.

Elle avait vingt-six ans lorsque maître Survit
parla, pour la première fois, devant elle, d'aff-
aires, de règlements de comptes, d'hypothèques,
d'intérêts à payer, etc., etc., et étala sous ses
yeux ce qu'elle appelait le grimoire des hommes
de robe. Instinctivement, elle devina alors le
malheur, et, couvrant sa fille, sa Fernande, de
baisers fiévreux, elle versa de véritables larmes,
et se réveilla femme et mère, prête à la lutte,
forte contre le danger, se sentant au cœur une
énergie inconnue, ayant soif de savoir et épou-
vantée du gouffre qu'elle entrevoyait vaguement
devant elle.

Mais on ne réforme pas facilement sa nature
à cet âge. Le duc avait sur elle un ascendant
immense. De son côté, elle avait en lui une foi
robuste qu'aucune catastrophe n'aurait pu ébran-
ler. Elle redevint bientôt elle-même ; souffrit
beaucoup des déceptions du duc, en accusa avec
lui le hasard et les hommes, et le laissa maître
de sa fortune comme il l'était de sa destinée.

C'était une faute. La pauvre femme ne com-
prit pas que cette faute pouvait devenir un
crime ; qu'elle était mère, et qu'elle devait sau-
vegarder les intérêts de son enfant ; que sa fille
aurait un jour le droit de lui demander raison
de sa faiblesse, et que la folie de son mari devait
infailliblement aboutir à une ruine absolue.

Avec lui elle espérait ; mais le temps passait,
et leur position, loin de s'améliorer, empirait
tous les jours.

Peu à peu, la jeune femme dut renoncer à son
luxe, à ses réceptions, au monde. Elle le fit
sans murmure, et, pour ne pas préoccuper son
mari et l'opinion publique, elle mit ce change-
ment, cette retraite, sur le compte de sa santé.

Le fait est que cette lutte l'usait sourdement,
et que sa physionomie, souriante quand même,
se revêtait, par moments, d'une expression dé-
solée qui faisait mal à voir.

Le duc poursuivait ses recherches, et parlait
de colonisation en homme qui croit avoir trouvé
une mine inépuisable, une source abondante de
prosperité pour lui-même et pour tous.

Il était si certain du succès, qu'il décida de
quitter la France et d'aller s'installer, lui et sa
famille, au Brésil, au milieu des colons qu'il y
aurait amenés.

Et là-dessus, avec sa puissante imagination, il
développait ses plans, et faisait revivre l'âge d'or
pour ceux qu'il appelait son peuple.

La duchesse fit une objection, ce qui ne lui
était jamais arrivé depuis son mariage. Le duc
se contenta de lui baiser la main, de la traiter
d'enfant gâtée, et il la quitta pour faire ses pré-
paratifs.

III

UN INTÉRIEUR DE COUVENT

Ce même jour, le duc sonnait à la porte de la
maison d'éducation où sa fille terminait ses
études. Introduit, il eut avec la supérieure un
long entretien, à la suite duquel celle-ci, le sa-
luant gravement, pénétra dans les cours où les
pensionnaires prenaient leur récréation. Rien
d'aussi animé que ces groupes joyeux. Ce n'é-
taient que frais sourires, qu'appels éclatants,
gazouillements, courses folles, mutins visages,
tableau charmant que rien ne venait assombrir,
et qu'un beau soleil d'hiver éclairait vivement
comme pour mieux en faire ressortir les détails.

— Fernande ! appela la supérieure.

Une jeune fille brune, à l'œil profond et noir,
s'élança aussitôt vers elle.

— Venez, mon enfant, murmura la supé-
rieure.

La jeune fille la suivit. Un quart d'heure
plus tard, lorsque Fernande reparut dans la
vaste cour, ses yeux étaient pleins de larmes, et
elle se laissa tomber avec tristesse sur un banc.

Entourée, elle eut peine à répondre à toutes les
questions qui se pressaient sur les lèvres de ses
compagnes.